

ETC



Esthétique et idéologie ou *La nuit des vampires II*

Isabelle Hersant

Number 83, September–October–November 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34764ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hersant, I. (2008). Esthétique et idéologie ou *La nuit des vampires II*. *ETC*, (83), 75–76.

ESTHÉTIQUE ET IDÉOLOGIE OU *LA NUIT DES VAMPIRES II*

le temps est un joueur avide qui gagne sans tricher » écrivait Baudelaire. Et sans tricher, le temps est passé comme si tous les avant-hier étaient hier, un seul hier où s'agglomèrent des événements disparates. Il y a deux

ans, Philippe Parreno et Douglas Gordon présentaient au Festival de Cannes une œuvre intitulée *Zidane, un portrait du XXI^e siècle*. Il y a un an, le peuple français, ou plutôt la moitié du peuple français élisait un pouvoir qui le méprise autant que lui-même s'aplatit devant ses modèles identificatoires, ainsi qu'il l'a largement démontré aujourd'hui. Et aujourd'hui, vient le deuxième volet d'une réflexion dont le premier s'intitulait « Art et pouvoir ou *La nuit des vampires I* »¹.

Sans tricher gagne le temps, qui nous rappelle toujours au passé de faire sa révolution moins visiblement mais plus sûrement que nous-mêmes. En 1936, les Jeux olympiques de Berlin sont filmés par l'ex-grimpeuse de montagnes tyroliennes Leni Riefenstahl. Star du *heimatfilm* ou film patriotique qu'elle incarne avant l'heure, l'icône aryenne a déjà vaincu tous les sommets. Ayant commencé par transformer son petit talent de danseuse en atout majeur d'alpiniste de cinéma, voici qu'elle passe de l'autre côté de la caméra avec la réalisation de documentaires nazis. Des productions à budgets illimités que lui commande Hitler dont elle est la déesse intouchable. Entre le petit chef ventru qui affiche le rictus obscène du rêve d'omnipotence et la fausse vierge qui le dépasse sans se départir de son air de communicante, l'assemblage est aussi symptomatique qu'il eût en l'occurrence la silhouette de Goebbels pour ombre persistante au tableau.

Mais c'est ainsi qu'après avoir filmé le VI^e congrès du national-socialisme à Nuremberg, Riefenstahl réalise son diptyque *Les Dieux*

du stade. D'abord nourrie par la jouissance de sa propre image à l'écran, sa fascination pour le corps où s'incarne l'idéologie de la « race supérieure » va non pas se diluer avec l'âge, mais au contraire exulter avec l'image de propagande qu'elle fabrique afin d'« esthétiser la politique » du Führer – l'expression entre guillemets étant soulignée par Walter Benjamin qui la forgea un an avant les Jeux de 36 afin de résumer son analyse de la politique-spectacle comme suprême élaboration nazie².

Dès lors, que Riefenstahl née en 1902 ait ensuite nié jusqu'à sa mort en 2003 toute implication avec ce système, réitérant son amour des canons grecs pour invariable alibi d'une démarche purement esthétique, ne pointe que davantage le lien qui unit les deux termes. Politiquement dissociable entre autoritaire et totalitaire³ mais animé par le même ressort au plan idéologique, nous le voyons : à pouvoir réactionnaire répond en toute logique un art idem, au premier rang duquel accède tout aussi logiquement l'art de la médaille, de la coupe et du podium qu'est le sport – voire auquel il se substitue, ainsi du monde contemporain où il détrône la politique elle-même en faisant la une du journal télévisé dont il occupe quotidiennement l'espace. Ce qui est dire combien sa mise en œuvre en tant que levier essentiel de la chose publique mérite plus qu'un bref exposé relatant le passé afin d'y connecter le présent.

Non que les Jeux de Pékin fassent comme tels la teneur de cet article d'ailleurs écrit trois mois avant leur ouverture, ils cristallisent au plus haut point ce qui le fonde. En ces temps de démocratie comme système politique vaincu par le capitalisme comme système économique, la question de l'aporie structurelle entre l'art et le pouvoir nécessite d'être reposée depuis le lieu, étranger a priori, du chant des hymnes ou champ des médailles. Soit celui



d'un « art de la coupe » dont le football produit les icônes du culte au point que l'une d'elles, à savoir le dieu-du-stade-Zidane, a ressuscité l'art des artistes en tant qu'instrument glorificateur du corps doublement triomphant d'être démultiplié comme capital.

L'esthétique du sport comme idéologie du pouvoir

Élément clé mais terme inavoué de la puissance d'État dont il fait accepter la violence, tel est le sport qui réfute sa double dimension, politique et économique. Et cette dénégation « riefenstahlienne » faisant de lui l'idéal instrument d'un régime d'oppression, quelle raison au choix de l'organisateur des olympiades 2008, sinon l'enjeu d'une stratégie bilatérale ? Tandis que le régime chinois est légitimé dans son prétendu désir de démocratie sous la carapace totalitaire, les régimes occidentaux sont mis à nu dans leur réel désir de se totalitariser sous le paravent de la démocratie.

Excessive semblera toutefois cette affirmation, précisément énoncée du champ de la parole libre. Démasquée dans ce désir s'est néanmoins montrée la France lorsqu'en ce lundi oublié mais historique d'avril dernier, son gouvernement qui avait accepté que des policiers chinois viennent exercer une « mission de protection » de la flamme olympique sur son sol, les y laissèrent faire la loi y compris face aux policiers français transformés ce jour-là en service d'ordre de Pékin. « Dans les grands cortèges de fête, dans les monstrueux meetings, dans les manifestations sportives qui rassemblent des masses entières, dans la guerre enfin, c'est-à-dire en toutes ces occasions où intervient aujourd'hui l'appareil de prises de vues, la masse peut se voir elle-même face à face » écrivait Benjamin⁴.

Aussi nous le comprenons bien : que la fameuse torche, « subliminalement » sponsorisée par Samsung autour de la planète bien que fièrement revendiquée par le Coq sportif au cœur de Paris, que cette flamme portée par un champion français ait été brutalement éteinte devant les caméras de télévision par un barbouze du régime de Jintao, apparaîtra d'autant plus dérisoire au plan idéologico-politique que le public massé devant son téléviseur n'y aura vu que du feu au plan idéologico-esthétique. Déguisés en champions à l'entraînement, la dizaine d'hommes en survêtement immaculé était revêtue de l'autre uniforme qu'est la tenue d'équipe nationale défilant sous les *viva* de la foule, laquelle acclame alors un drapeau que seul le défilé militaire permet de faire pareillement flotter. Dès lors, en dépit des explications d'ailleurs tardives sur la fonction réelle de ces faux sportifs, l'image qui restera dans la mémoire collective est celle de lumineux athlètes chinois faisant noyau autour du flambeau, tandis que le sombre uniforme français contenait les manifestants sur les côtés du pavé afin de leur garantir la voie libre.

De Berlin 1936 à Pékin 2008, le rapport de similitude qu'instaura la mise en scène du tour mondial dont Hitler avait précisément rêvé et que Jintao a réellement fait, ce rapport entre passé et présent aurait-il été toutefois dissout par la « transparence » dont le pouvoir chinois fit soudainement preuve avec les images télévisées du séisme au Sichuan, qui survint au moment où la flamme arrivait à Pékin⁵ ? « Le fascisme [...] croit se tirer d'affaire en permettant aux masses, non de faire valoir leurs droits, mais de s'exprimer » écrivait Benjamin dans les mêmes lignes. Et c'est en soulignant qu'il précise : « *Le fascisme veut leur permettre de s'exprimer tout en conservant ce régime [de propriété]. Son aboutissement logique est une esthétisation de la vie politique* ».

L'idéologie du sport comme esthétique de l'art

Vainqueur à l'échelle du monde, « l'art du podium » a donc gagné sur tous les plans, y compris sur l'art des artistes qu'il s'est inféodé. S'ils marquèrent leur distinction de caste en se gardant de toute proximité publique avec les vedettes qui jouent aux aristocrates à bonnes manières devant le Palais du cinéma cannois, le Français Parreno et l'Écossais Gordon n'y présentèrent pas moins une œuvre aussi *esthétique* au sens benjaminien que l'industrie du divertissement où se confond l'univers sport-publicité en fabrique.

Zidane, un portrait du XXI^e siècle est un documentaire de 90 minutes dont la raison est portée sur la jaquette du DVD : « Le film portrait événement ». Ce qui est dire combien l'événement en question tient dans cette accroche qui pourrait aussi bien promouvoir *Taxi IV* ou *Basic Instinct XXV*, tous « films événements » faits ou à faire mais dont aucun n'a pour projet, il est vrai, la pure propagande du joueur en action. Alors âgé d'une trentaine d'années et ainsi sur le point de prendre sa retraite, Zidane a certes été immortalisé pour les siècles des siècles dans sa féline ubiquité, enregistré qu'il fût au moyen de dix-sept caméras couvrant une vision à 360 degrés, deux étant de surcroît nanties de téléobjectifs haute définition prêtés par la technologie militaire des États-Unis. Quand l'armée la plus puissante du monde rend ce service à l'art contemporain européen, c'est certainement que l'enjeu consiste à faire un portrait de proximité, et tel qu'il en va dans l'esthétique relationnelle, ou art de rapiécer le tissu social troué auquel appartiennent historiquement les deux artistes issus du giron de Nicolas Bourriaud.

D'où leur œuvre commune accomplie en 2005 et vernie au Festival de Cannes 2006, mais dont l'événement serait plutôt son défaut de retransmission dans un milieu de l'art rendu très silencieux. Une heure et demie d'images cadrant les seuls corps et visage du beau champion courant parmi ses pairs, suant, crachant et remontant ses chaussettes en gros plan durant les deux mi-temps d'un match à la fois « artistisé » par la musique du groupe Mogwai et sous-titré par la pensée du portraituré : à croire que ce documentaire veut convertir les derniers mécréants en comblant les fans du footballeur. Des fans qui, eux au moins, connaîtront l'extase de la révélation promise. C'est-à-dire annoncée par un titre dont l'impériale monumentalité de péplum ne peut que résonner, aux oreilles du fidèle, des trompettes de la gloire hissant l'effigie du héros au-dessus des gradins comme il y a quelques années, l'on pu voir le même roi du ballon milliardaire marcher au-dessus de l'eau, transformé en Jésus sur le lac de Tibériade par l'une des innombrables publicités où il s'est employé.

Car aux fidèles d'aujourd'hui, nul doute que *Zidane, un portrait du XXI^e siècle* s'énonce en auréole de lumière sur la tête du saint. Qu'une poignée d'initiés dégénérés y entende le retour du pompeux refoulé après la disette relationnelle, ceux-là, croyants aux couleurs de l'idole, ne verront que grandeur dans la grandiloquence de ce titre. Soit nulle menace dans l'écho du décorum, ridicule mais inquiétant décorum d'opérette qu'affectionne tout pouvoir réactionnaire; et qui, d'être tel, s'allie un art idem dans lequel il peut se mirer. Ainsi du régime autoritaire qu'aura servi David peignant au XIX^e siècle, mais comme en direct, le gigantesque *Sacre de Napoléon I^{er}*. Et ainsi du régime totalitaire qu'aura servi Riefenstahl réalisant au XX^e les deux parties du documentaire *Les Dieux du stade*, après avoir achevé le premier « film événement » de l'Histoire que fût celui de Nuremberg. Ou véritable événement d'une idéologie planifiée comme politique mais filmée comme esthétique, et intitulée *Le Triomphe de la volonté*.

ISABELLE HERSANT

NOTES

¹ Voir ETC, n° 80, déc. 2007-janv.-fév. 2008.

² Walter Benjamin, « L'Œuvre d'art à l'ère de sa reproductibilité technique » [1^{re} version], *Œuvres III*, traduit par Maurice de Gandillac, Rainer Rochlitz et Pierre Rusch, Gallimard/Folio, p. 111-113.

³ Sur la distinction entre les deux selon Arendt, voir mon article « Logique du signe, surface du sens » dans ETC, n° 82, juin, juillet, août 2008.

⁴ Benjamin, *op. cit.*, p. 110.

⁵ Si à la différence de la *glasnost* opérée par Gorbatchev à la fin des années 80, cette soudaine « transparence » du régime de Jintao ne doit rien à la volonté de démocratiser le pays mais tout à celle de se « respectabiliser » en vue des JO après l'image désastreuse du Tibet ensanglanté, on peut toutefois supposer qu'elle aura pour effet non désiré par le dirigeant chinois d'ouvrir une brèche irréductible vers la liberté d'opinion et d'expression.